
Des Indes au Portugal

(Poèmes inédits)

Khal Torabully

*Remonter aux Lusiades, non pour faire un voyage à rebours
Mais pour voguer au poème neuf du découvreur...*

J'ôte l'écorce de l'osier
Car l'âge extrême de ce pays
Se confond avec l'effusion du sang
Des nêfles et des œillets.
Aux flots doux d'Aveiro,
Ce port des archipels me surprit
Dans la reconnaissance de nos prénoms.
A la récolte des algues,
Je sus que le voyage aux Indes
N'effaçait point le vertige
Du poète Camoens et la dérade de Vasco de Gama.
Porto Lisbonne Aveiro
D'où s'échappent la suave mélancolie
Et les cris purs de la nostalgie-
Ce sentiment d'avoir rencontré la saudade,
Ce sentiment d'avoir retrouvé le qawal
Dans l'autre cale que l'oubli noie dans sa cassonade...

Quel être peut rester insensible
Au désastre des voix tristes ?
Au mausolée de Vasco de Gama
Tout tangué comme une houle orientale
Entraînée par le Tage intangible.
Saudade, la gorge du roseau
En mélange de vents secs...
Fado la peau de l'eau
En nostalgie du départ.
Le mystère des ,1i

*« Nombreux sont ceux qui vivent en nous ;
Si je pense, si je ressens, j'ignore*

Le vrai marin navigue à l'envers du livre des découvertes.

Je connus le poète se jouant de ses origines.
Je reconnus dix Camoens en l'unique Pessoa.
Pourtant, je ne me suis jamais égaré
Dans ses magnifiques et futiles masques.
Cette idée élevée de l'autre chez soi-même,
Et de soi-même chez les autres
S'absente de mon poème...
Camoens était un gamin perdu
Dans les ruelles sombres des atolls.
Pessoa comprit l'enfant revenu
Aux décombres du silence et de la parole.
Chez les deux persiste ce visage
Qui pleure chez les autres.
Aux Indes, leur vertige défaille,
Et au Portugal leur poème tréaille.

Puis se dessine l'âme des humains,
Celle qui réclame une part du pays absent.
Sa palpitation suscite les mirages.
Qui écrit ce poème sans âge
Qu'un marin cannibale laissa
A la postérité carniphage ?
O rendez-lui les Indes emplies de lueurs
Indescriptibles !
Et que le silence s'accroupisse
Dans les reins des chats noirs de Sagres.

Il est des Indes pour le Portugal de Pessoa,
Il est une Inde pour la Lusitanie de Camoens.
Mais à tous deux, c'est saudade,
A toute étape du récit, c'est fado.
Pessoa reconnaît l'autre désespoir
Sous les rails du tramway fatigué.
Chanter la saudade cher Camoens,
N'est-ce pas faire pleurer le voyage ?
Chanter le fado, n'est-ce pas consoler
Le pays vertigineux perdu en soi ?

O rendez-moi le Portugal !
Il n'y a plus d'espoir de découvrir les Indes !
L'heure la plus improbable du poème
S'est égarée dans le vertige du poète.

Déjà, le pigeon voyageur a perdu son message.
L'oubli sonne au tocsin du silence.

Pays de poètes

Dis-moi mes Indrades !

Je ne cherche pas l'âme du Portugal,
Ou le désarroi des Princes navigateurs.

Poète sans lumière boréale
Mes yeux sont perdus
Sur les suppliques de Sinbad.

Mes Indrades...

Je les vêts par l'errance des écumes
Je les glane en ripaille des ressacs.
Je leur livre ma gangrène de cuivre
Et mon sacrifice du sucre.

Mes Indrades,

Je leur donne mon plomb en peine,
Je les ensemeuce au pollen de piments secs.

Saudade, comme ce bassin de jeune fille-
A crever l'exil aux amarres des matrices,
A donner poème au petit visage des chimères.
Mon tocsin des mots sonne
Le glas des murmures,
O plaintes pour la mousseline des limbes.

Saudade en placenta des signes

Leurs mains en parole de terres natales.

Tu sais que les doigts de la chanteuse

Sont clairs en tatouages d'embruns.

Je sais que le silence de ses enfants

Est réplique des yeux noirs du sel.

Saudade,

Au portulan plus proche que soi-même,

A la main et son dernier poids des caresses.

Qu'elle soulève l'extrême calvaire du soleil

Et tende l'oubli aux ovaires amnésiques-

Les premières vagues lavent leurs paumes maléfiqes.

Indiades

Les Indes étaient sans doute cette mouvance,
Cette terre dont l'énorme distance
S'imagina dans d'indicibles souffrances.

Et il fallut un poète pour inverser les courants,
Barrer les méridiens et les zones polaires.
Les Indes arpentent le sud des cœurs,
Les Indes guident le départ du premier poème.
Tant d'âmes en elles se devinent,
Tels les reflets du navire aux feux de lunes ivres,
Telles les teintes des flammes sur le cuivre
Et les dorures dans la porcelaine de Chine.